

Sommaire.—FEUILLETON, Limoëlan.—L'empereur Nicolas et la Pologne.—Le général Tom Pouce.—Courrier de Paris.—ETUDES SUR L'HISTOIRE, Quelques mots sur le troisième âge du monde.—Philosophie de l'Histoire.—Le Texas.—Nouvelles d'Europe. Variétés.

FEUILLETON.

Limoëlan.

M. de Limoëlan fut un de ces hommes extraordinaires dont la gloire s'est perdue dans les guerres civiles de la révolution. Capitaine aux dragons de Noailles, il donna sa démission en 1790, et se jeta dans une légion de gentilshommes qui prit le nom de confédération poitevine et qui échoua. Bientôt après il devint l'un des chefs militaires de cette fameuse conjuration de La Rouarie qui devait arrêter les progrès de la révolution.

La Rouarie morte, la conjuration découverte, Limoëlan s'enfuit à Jersey et repassa secrètement en France aux premiers soulèvements de la Vendée; mais il était signalé dès longtemps à la police révolutionnaire, et son château de Lagrange, sur les bords de la Loire, fut l'un des premiers pillés et brûlés. Son fils, très jeune enfant, fut sauvé par un métayer qui le cacha sous du fumier et lui dit de *faire le mort*. Mme de Limoëlan avait péri. L'enfant se rappelait que sa mère l'avait hissé par-dessus une fenêtre du rez-de-chaussée donnant sur le jardin, et sans doute elle s'était sacrifiée pour le sauver.

M. de Limoëlan emmena son fils à l'armée avec lui. Il faudrait ici quelques traits du caractère de cet officier. Sa physionomie était frappante; il était d'une grande taille, sec et robuste, d'un visage maigre et vermeil, avec un grand nez d'aigle, des yeux étincelants et des cheveux blancs ébouriffés. Sa parole était brève, ses gestes brusques, son maintien fier et taciturne; mais on l'aimait malgré sa sévérité, il passait pour un homme juste et charitable. Ces caractères rudes plaisent au peuple, qui n'p voit que de la franchise. On disait dans le pays en commun proverbe: "Quand les Limoëlan ont quelque chose en tête, la tête a beau tomber."

Dans l'armée vendéenne, le rôle de M. de Limoëlan fut assez obscur; peu de chefs le connaissaient, il se tint dans les conseils, et ceux qui le voyaient de près sur le champ de bataille ne s'expliquaient point la rage meurtrière dont il semblait saisi; le sabre à la main, il était un autre homme; son visage devenait couleur de sang, ses yeux jetaient la flamme: ce fut là qu'on put le juger.

Le métayer qui avait sauvé le petit Hercule de Limoëlan conjura son maître de le lui laisser en garde, alléguant les misères de la guerre qu'un enfant si jeune ne pouvait supporter; mais M. de Limoëlan ne voulut rien entendre, et renvoya le paysan tout seul aux ruines du château de Lagrange. Ce jeune homme, blessé au bras, ne pouvait suivre l'armée:

il s'appelait Langevin. Durant les marches, Hercule voyageait en travers de la selle de son père. Si l'on venait à se battre, Limoëlan le confiait à quelque femme cachée près de là, ou le faisait coucher derrière une haie, en lui disant de ne pas bouger et d'attendre qu'il vint le reprendre, et l'enfant s'y accoutuma si bien, qu'il s'endormait souvent au bruit de la fusillade. L'affaire finie, le comte venait le chercher, le front ruisselant de sueur, et serrant sa petite main dans sa main tremblante, il le promenait sur le champ du combat. Comme cet enfant était fort aimé dans la division, il y avait toujours parmi les morts quelque gentilhomme, quelque soldat de ses amis. Limoëlan l'arrêtait auprès de chaque cadavre, et souvent on le vit essuyer avec son mouchoir des visages ensanglantés pour les lui faire reconnaître.—"Celui-ci, lui disait-il d'une voix basse et précipitée, c'est notre ami Deslandes qui vous a tant porté dans ses bras et qui vous tenait encore ce matin sur ses genoux; vous reconnaissez ses grandes bottes." Et retenant l'enfant saisi d'horreur, il posait la main sur un autre corps mutilé qui palpitait encore:—"Voilà votre pauvre Coustard qui vous donnait de son pain. Vous n'avez plus qu'à prier pour lui, les bleus l'ont tué."

L'enfant palissant trépidait de rage, et se jetait sur le sabre de son père pour venger ses bons amis Coustard, Deslandes et tant d'autres. Si le rassemblement pénétrait dans un bourg après le passage des bleus, Limoëlan menait son fils de porte en porte; il lui montrait les toits fumants, les enfans égorgés, en lui rappelant que ce que les bleus avaient fait là, ils l'avaient fait à Lagrange, et que sa mère avait péri ainsi. Dans la suite, le nom seul des soldats de la république causa des transports à cet enfant, et l'on avait peine à le retenir quand il savait que son père allait se battre contre eux.

À la fin de l'année, le père et le fils passèrent la Loire et revinrent, échappés par miracle, à la dernière déroute de Savenay. Dès que la guerre se ralluma, le comte de Limoëlan se réunit aux troupes de Charette. Hercule, déjà fort, chargeait à cheval à ses côtés; ils figuraient tous deux en 1796 dans l'état-major du général vendéen, quand il fit son entrée à Nantes après la pacification de la Jaunaye. Charette mort, Limoëlan, qui n'était pas homme à poser les armes, alla lever une troupe en Bretagne, et devint, après ses campagnes de la Vendée, un des chefs les plus inconnus, mais les plus redoutables de la chouannerie. On cite encore quelques-uns de ses faits d'armes dont le souvenir s'est conservé. Un jour, deux convois considérables devaient passer sur la route de Rennes; Limoëlan court leur barrer le passage à la tête d'une vingtaine d'hommes; mais, en présence d'un ennemi bien supérieur, ces hommes se troublent. Cette incertitude pouvait les perdre. Le comte, tout seul, marche droit au commandant républicain, qui saisit un fusil et le couche en joue; Limoëlan esquive le coup, saute d'un bond sur les épaules de l'officier et lui plonge un couteau dans la gorge. Ses chouans le suivirent, et le convoi fut enlevé.

À quelque temps de là, séparé des siens, Limoëlan rencontre un paysan dans la campagne et lui demande ce qu'il y a de neuf. Cet homme lui apprend que M. de Bourmont venait de prendre le Mans.—"Eh bien dit Limoëlan, je prendrai Loué, moi!"

R

Il trouve un peu plus loin trois insurgés et les engage à marcher avec lui vers Loué; mais il les laisse à pied derrière lui, pénètre seul dans la ville au galop et descend chez les fonctionnaires républicains. Il vit en entrant des fusils dans la salle.—"Au nom du roi! livrez vos armes; vous savez que le général Bourmont a pris le Mans, son avant-garde me suit; préparez ses logements."

Les fonctionnaires obéissent; Limoëlan fait charger deux cents fusils sur une charrette qu'il emmène. A trois lieues de là, il distribue les armes à ses hommes et renvoie le voiturier en lui disant:—"Va dire à ton citoyen maire que le général Bourmont a pris le Mans avec sa troupe, et que j'ai pris Loué tout seul."

Tel fut ce Limoëlan dans les guerres civiles. En six ans, il ne coucha point quatre nuits dans sa maison de Lagrange, dont on avait relevé les ruines. Cependant l'insurrection s'apaisait en Bretagne; bien des chefs étaient morts ou pris, les bandes se dispersaient; des armistices, des négociations de toute sorte contribuaient à pacifier ce malheureux pays, et Limoëlan reparut enfin à Lagrange, qu'il acheva de rendre habitable. Le gouvernement l'y laissa tranquille; on voulait à tout prix calmer les haines, et d'ailleurs on ne connaissait guère le comte pour ce qu'il était, car ce fut un trait essentiel de ces guerres d'ensevelir dans l'obscurité les hommes et les choses qui auraient dû jeter le plus d'éclat.

La manière de vivre de Limoëlan dut encore rassurer l'autorité; il s'occupait dans sa retraite de l'éducation de son fils, et son apparente réconciliation fut signalée surtout par une circonstance qu'on va rapporter.

Hercule, en effet, poursuivait des études mathématiques sous les yeux de son père, sans autre récréation que la chasse, quelques vieux romans et l'unique société de Langevin, devenu concierge de l'habitation nouvelle. La guerre avait dépeuplé le pays. La plupart des gentilshommes voisins avaient disparu; d'ailleurs, sous la surveillance d'une police ombrageuse, toute communication devint redoutable. Lagrange même, bâti près de l'ancien château de Beaulieu, était dans un site sauvage qui donnait cours dans le pays à d'anciennes superstitions. Le comte était toujours sombre et laconique, son fils ne le voyait qu'à l'heure des leçons et du repas. Cette solitude, cette maison, et tous les affreux souvenirs de son enfance, influèrent sur le caractère de ce jeune homme, où dominaient la mélancolie et l'exaltation.

Un jour son père le fit appeler dans sa chambre, chose extraordinaire dont Hercule fut fort troublé. M. de Limoëlan était assis devant une table de bois blanc et cherchait des papiers dans une cassette. Il se retourna vers son fils, debout à ses côtés.

— On vient d'établir à Paris une école militaire, où l'on doit former d'excellents officiers; j'ai résolu de vous y envoyer. Vous partirez demain.

Hercule regarda son père d'un air où se lisait assez son étonnement.

— Vous porterez l'uniforme de la république et la cocarde tricolore. Vous obéirez à vos chefs comme à moi-même. Soumettez-vous à tout, je vous l'ordonne.

À ce mot de république, une vive rougeur trahit l'indignation du jeune homme.